



Les livres, les revues, etc.

**Jean-Didier Vincent, *Elisée Reclus, géographe, anarchiste, écologiste*.
Paris, Robert Laffont, 2010. 426 p., 22 euros.**

Prix littéraire créé en 1904 dont le jury est exclusivement féminin, le Femina Essai 2010 a été attribué à Jean-Didier Vincent pour sa biographie du géographe et intellectuel anarchiste Élisée Reclus (1830-1905). Qui est donc le récipiendaire de ce prix ?

Né le 7 juin 1935 à Sainte-Foy-la-Grande, professeur de physiologie à la faculté de médecine de l'université Paris-XI, il fut de 1991 à 2004 directeur de l'Institut de neurobiologie Alfred-Fessard du CNRS. Il est également membre de l'Institut (Académie des sciences), de l'Académie de médecine, et encore président du conseil national des programmes au ministère de l'Éducation nationale depuis 2002.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus connu est *La Biologie des passions* (1986, Éditions Odile Jacob) et le plus récent *Le sexe expliqué à ma fille* (2010, Seuil).

Il fut aussi condamné en mai 2009 par la cour d'appel de Paris pour injure et diffamation à l'égard de Le Pen, qu'il côtoya durant la guerre d'Algérie. C'était lors de l'émission télévisée *Ce soir ou jamais* du 12 février 2008.

Une sommité donc, à n'en point douter, douée d'un franc et libre parler.

Un détour sur les moteurs de recherche nous renseigne, par ailleurs, sur la nature du mot essai : ouvrage en prose rassemblant des réflexions diverses ou traitant un

sujet d'intérêt général sans prétendre l'épuiser ni arriver à des conclusions fermes ou définitives (*Le Petit Larousse* 2002).

Plus précisément, le mot « essai » trouve son étymologie dans le bas latin *exagium* qui, lui-même, dérive du verbe *exigere*, « faire sortir quelque chose d'autre chose ».

Mais force est de constater que n'est pas essayiste qui veut, même si la tendresse manifeste de Jean-Didier Vincent à l'endroit de son compatriote, né dans la même commune huguenote des bords de la Dordogne, a pour effet de produire un ouvrage à l'écriture alerte et agréable à lire.

Quand bien même l'on perçoit chez lui l'envie de se glisser dans les pas rêveurs de ce « doux entêté de vertu » d'Élisée, cela n'est point suffisant pour adhérer à un cheminement intellectuel duquel n'émerge point ce « quelque chose d'autre » qui rend la lecture d'un ouvrage si enrichissante.

Mais était-ce bien là le projet de notre auteur lorsqu'il se lança dans l'aventure ? Rien n'est moins sûr... si l'on se reporte à son aveu de la page 407 : « J'ai voulu écrire une histoire d'amour. L'œuvre d'Élisée Reclus a suscité bien des hommages éloquentes après sa mort, suivie d'un oubli en France de plusieurs dizaines d'années que n'ont pas comblé une cinquantaine de noms de rues. Une nouvelle vie lui est promise : une immortalité qui se manifeste dans le cœur des autres. »

À cet égard, l'octroi d'un prix littéraire de premier plan à un tel ouvrage – dont le fidèle lecteur de notre revue aura bien perçu notre difficulté à en caractériser la nature (essai ? roman ? saga familiale ? récit d'aventures ?) – a le mérite de nous (re)donner l'envie de (re)lire Élisée. Ne serait-ce que pour cela, on ne saurait trop «remercier» ces dames du Femina, encore que nous eussions aimé, au-delà du nombre de voix attribuées *in fine* au livre, connaître les intimes raisons de leur choix.

À la décharge de l'auteur, il faut cependant reconnaître le caractère périlleux d'une entreprise comme la sienne, compte tenu de la densité des ouvrages consacrés à la connaissance biographique d'Élisée Reclus, une connaissance enrichie depuis la «redécouverte» de Reclus dans les années 1970 – dont Yves Lacoste, Béatrice Giblin, la revue *Hérodote* ont été des acteurs essentiels – par un regain d'intérêt de la part de la communauté scientifique, comme en témoignent, entre autres, les divers colloques organisés en 2005 à l'occasion du centenaire de la mort du géographe.

Ce qui ne manque pas de saveur, lorsque l'on sait dans quel mépris et ignorance les institutions, notamment universitaires, tinrent Élisée Reclus, et ce en raison de ses opinions politiques. Attitude que ne compensa point l'attribution de médailles par les sociétés de géographie de Paris et de Londres.

Dans un tel contexte, que peut-on dire, aujourd'hui, de nouveau sans pour autant donner l'impression de refaire du neuf avec du vieux ?

Même si l'on ne doute à aucun moment de la sincérité des intentions de Jean-Didier Vincent à propos desquelles la préface donne le ton : «On ne peut comprendre le sens profond de la géographie reclusienne si on la débarbouille de l'anarchie considérée par les bien-pensants comme une abomination», le challenge paraissait d'emblée hors de portée.

En premier lieu le fait, mais qu'il serait indélicat de lui reprocher, que Jean-Didier Vincent ne soit ni géographe ni anarchiste (ou les deux à la fois comme Philippe Pelletier, par exemple, dont l'ouvrage *Élisée Reclus, géographie et anarchie*, paru en 2009 aux Éditions libertaires et Éditions du Monde libertaire, décortique avec aisance le lien entre géographie et anarchie) complique sa tâche et l'affaiblit lorsqu'il tente d'approcher ce lien ou s'enquiert de débattre de la pensée anarchiste, dont Reclus fut une des figures majeures au XIX^e siècle.

D'autre part, l'attitude de l'auteur consistant à se fondre dans son personnage le conduit inévitablement à se départir de la distance nécessaire pour une analyse critique de la pensée de Reclus.

Ce double postulat de départ posé, le livre de Jean-Didier Vincent ne pouvait être autre qu'une belle épopée historique. À cet égard, il s'avère convaincant lorsqu'il conte les tribulations des frères et sœurs Reclus, dresse le portrait des compagnes successives d'Élisée, commente la sexualité de ce dernier ou bien encore suit pas à pas les innombrables marches de celui qui pensait avec ses pieds.

C'est dans l'interstice de ce double décalage annoncé – qui plus est, accentué par la multiplicité d'allers-retours obligeant à une lecture attentive – que le lecteur éprouvera un sentiment de retenue, voire de recul. Pour peu qu'il connaisse bien son histoire de l'anarchisme, il ne manquera pas d'être gêné lorsque l'auteur, pour aborder les rencontres et amitiés anarchistes d'Élisée, nous livre en bloc des mini-biographies de Proudhon, Bakounine et Kropotkine, toutes choses fort intéressantes au demeurant mais que l'on peut lire ailleurs de façon beaucoup plus documentée.

À la lecture des chapitres 18 («Ce mal qui répand la terreur») et 19 («À l'ombre de la veuve») qui relatent les années 1890, on préférera ainsi lire le document dont ils

sont largement inspirés, à savoir *La Terreur noire*, d'André Salmon, dont on saluera par ailleurs la réédition en 2008 par L'Echappée.

En relation étroite avec *Histoire d'un ruisseau*, Jean-Didier Vincent a choisi de diviser son livre en trois parties. «La première, le ruisseau, raconte l'enfance, la jeunesse, les voyages, l'Amérique, un roman d'apprentissage. La seconde, la rivière, est consacrée à l'installation dans l'âge adulte, mélange de sédentarité et de nomadisme. La troisième partie, le fleuve, emporte dans son courant les milliers de feuillets de la *Nouvelle Géographie universelle*: avec lui s'écoulent les flots rassemblés des trois géants de l'anarchie: Bakounine, Kropotkine et Reclus.»

Ruisseau, rivière et fleuve (page 12), des termes que l'on retrouve avec bien d'autres, imprimés en gras, parsemant l'ouvrage comme autant de balises: individualisme et altruisme (p. 14), géographe anarchiste (p. 118), À moi (p. 211), C'est l'anarchie, la plus haute expression de l'ordre (p. 213), un anarchiste (p. 255), à chacun selon ses besoins (p. 309), démarche géopolitique (p. 355).

Comme si l'auteur avait voulu, en s'appuyant sur des mots-clés, nous convaincre du bien-fondé de sa démarche!

En accolant, dans le sous-titre de son livre, le mot écologiste à ceux de géographe et d'anarchiste, Jean-Didier Vincent tente toutefois d'ouvrir un nouveau champ d'investigation, une piste de recherche qui tendrait à démontrer l'inscription de la pensée reclusienne dans la réflexion environnementale contemporaine.

Ainsi s'avance-t-il à déclarer, p. 17: «Notre temps est celui des regrès (...). On serait autorisé, au vu du caractère innovant et très actuel de la géographie de Reclus, de faire de lui un des pères de l'écologie moderne. Celle-ci actuellement trop diffuse, sinon confuse sur le plan épistémologique, aurait intérêt à se rapprocher

de la géographie à la fois scientifique et libertaire de Reclus. On parlera de voisinage, sinon d'affinité; l'exergue de *L'Homme et la Terre*: "l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même" peut être facilement retourné par "l'écologie est l'Homme prenant conscience de la nature".»

Au-delà des propos génériques de l'auteur, on retiendra surtout les réflexions d'Élisée, insérées dans les ultimes pages du dernier volume de sa *Nouvelle Géographie universelle* (1867-1894, 19 volumes, plus de 17000 pages, 4300 illustrations):

«Je ne crois point m'être laissé entraîner par un sentiment qui ne fût pas celui de la sympathie et du respect pour tous les habitants de la grande patrie. Sur cette boule qui tourne si vite dans l'espace, grain de sable au milieu de l'immensité, vaudrait-il la peine de s'entre-haïr? Mais en me plaçant à ce point de vue de la solidarité humaine, il me semble que mon œuvre n'est pas achevée.»

«...Le développement de l'homme est-il en harmonie parfaite avec les lois de la Terre? Comment change-t-il sous les mille influences du milieu changeant? Les vibrations sont-elles simultanées et de siècle en siècle modifient-elles incessamment leurs accords?» (p. 363 et 364).

C'est dans ces quelques phrases que peut se lire l'empreinte écologique, bien avant l'heure, de la pensée de Reclus, cet amant passionné de la Terre.

Au travers des notions antagoniques mais pour autant complémentaires de progrès/regrès, dans le rapport entre l'espace et le temps (c'est-à-dire le lien entre géographie et histoire), Élisée Reclus a mis en œuvre une combinaison dialectique qui est au cœur de la géographie sociale. Cette dernière s'inscrivant dans la perspective d'une harmonie nécessaire entre nature et société humaine, une harmonie d'autant plus profonde qu'elle sera débarrassée des concepts de classes, de hiérarchie et de domination.

Avide de nouveautés, le lecteur trouvera avantage à se reporter à l'étude de Federico Ferretti « Comment Élisée Reclus est devenu athée. Un nouveau document biographique »¹ autour de la découverte d'un cahier retrouvé à Moscou aux archives d'État de la Fédération russe dans les papiers de Lev Illic Mecnikov (1838-1888), Léon Metchnikoff dans la version française, collaborateur scientifique et compagnon de Reclus.

Cette lettre manuscrite de trente-quatre pages attribuée à la seconde sœur d'Élisée, Loïs Trigant-Reclus (1832-1910), est un témoignage essentiel en ce qu'il aborde une question centrale pour la compréhension de la pensée reclusienne, à savoir « la substitution lente et progressive des idées sociales à la foi chrétienne » : un processus entamé en 1846 et qui s'officialisera par le renoncement au sacerdoce annoncé à ses parents en 1851, année, par ailleurs, de la rencontre intellectuelle à l'université de Berlin de l'étudiant Reclus avec Carl Ritter, dont il traduisit de larges extraits de *Configuration des continents*.

Ne résistons pas au plaisir de citer quelques extraits de ce témoignage :

« Mais le trait caractéristique, qui seul donne la clef de la vie d'Élisée, le fond de sa nature plutôt, l'essence même de son être, lui vient certainement de mon père : le respect absolu de sa conscience, une entière soumission à tout ce qu'elle ordonne. [...] J'en suis à la dix-huitième page, Monsieur, et je constate de plus en plus combien peu je justifie votre confiance. Vous m'avez demandé l'histoire du développement de cette âme et, juste lorsque j'arrive à la période qui vous intéresserait le plus, sans doute celle où s'accomplit la grande évolution de sa jeunesse, la substitution lente et progressive des idées sociales à la foi chrétienne, je sens encore accroître mon embarras ? [...] Mon père ne voyait pas sans une affliction profonde le travail qui s'accomplissait en mes frères. Pour lui c'était le

nauffrage de la foi, l'arrachement de toutes les croyances. [...] Le principe de mon socialisme, m'écrivait alors Élisée, c'est Jésus-Christ : oui, je suis chrétien, oui, je suis socialiste ; je crois que la société doit être basée sur l'amour et non sur l'égoïsme et le privilège ; je le crois avec les apôtres, avec Basile et Chrysostome, avec Proudhon et Saint Ambroise : avec eux je suis un hideux communiste.

[...] Maintenant, m'écrivait-il, que mes idées sont si profondément modifiées, comment pourrais-je devenir pasteur pour attrister l'esprit de mon père en pleine église devant une assemblée, qu'il croirait que je mène à faux. Voudrais-tu que je devinsse pasteur pour faire secte loin de mon père, ou bien pour ne dire que la moitié de ma pensée voilant hypocritement l'autre : tu aurais honte de moi. »

Bernard Hennequin

- 1 *Cybergeo: European Journal of Geography*. Document accessible en ligne sur : <http://cybergeo.revues.org/index22981.html>

Nathalie Brémand, *Les Socialistes et l'enfance, expérimentation et utopie (1830-1870)*. Rennes, PUR, 2008, 365 p.

Ce livre publié il y a déjà quelque temps est le résultat d'un travail universitaire de Nathalie Brémand, que nous connaissions depuis la publication en 1992 aux Éditions du Monde libertaire de son remarquable volume consacré à Paul Robin : *Cempuis, une expérience d'éducation libertaire à l'époque de Jules Ferry*.

Pour l'auteure, le XIX^e siècle marque l'émergence de la figure enfantine et de ce

fait l'enfant et l'enfance deviennent un « enjeu idéologique majeur » (p. 10) d'où l'intérêt des socialistes et des socialismes pour cette question à leurs yeux cruciale. En effet, le foisonnement des projets socialistes de la période est empreint d'éducationnisme au sens où l'éducation est, avec l'économie mais pas seulement, un des leviers de la transformation et de l'émancipation sociales. Socialistes conséquents qui, au-delà de la production de modèle et de théories, s'engagèrent dans de nombreuses réalisations concrètes. Ainsi, la première partie de l'ouvrage est consacrée « à la place accordée aux enfants dans les projets de société, la deuxième [...] à l'étude du rôle attribué aux enfants dans les expérimentations sociales » (p. 13).

L'enfant préfigure « l'homme nouveau » et prépare dans cette vision anticipatrice au monde nouveau (p. 17) ce qui incita tous les théoriciens à y consacrer une partie de leurs écrits, que ce soit Saint-Simon, Charles Fourier, Philippe Buchez, Proudhon, Joseph Déjacque, Flora Tristan pour ne citer que quelques-uns des plus illustres, ou encore Joseph Benoît, figure moins connue de la pensée ouvrière.

Si tous les socialistes considèrent que l'éducation est due à l'enfant et qu'elle est un devoir imprescriptible (p. 23), trois modèles éducatifs se font jour. Un premier où l'éducation est assurée par la communauté seule avec un affaiblissement du lien parental (Fourier), un deuxième où la responsabilité est partagée entre la société et la famille (Cabet) et un troisième où la famille demeure l'acteur essentiel (Buchez) mais sans intervention de l'État (Proudhon). Il s'agit alors d'une préoccupation nouvelle, affirmer le droit de l'enfant contre « l'absolutisme dans la famille » (p. 27) mais aussi ses devoirs en réciprocité, tout en réinterrogeant les rôles d'autorité dévolus ou non aux pères et aux mères dans les différents systèmes d'éducation imaginés.

Préoccupations d'où naquirent des réflexions et des propositions concernant tant la question de l'allaitement maternel que celle d'espaces enfantins spécifiques, inconnus à l'époque dans les classes populaires, comme la chambre, la crèche à partir de 1840 ou encore des propositions sur l'architecture des écoles enfantines.

Nathalie Brémand souligne avec raison que dans la période qu'elle étudie s'opère un double renversement tout à fait essentiel en matière pédagogique. Premièrement, l'enfant devient non seulement le premier acteur de sa propre éducation (p. 55) mais il participe aussi à la co-éducation de ses condisciples. Deuxièmement, apparaît une nouvelle figure du maître, celle d'un adulte non plus détesté mais choisi par ses élèves dans le cadre d'une relation de confiance réciproque qui vise à l'acquisition des savoirs plus par l'apprenant lui-même et par la coopération que par la transmission magistrale. Au-delà de cette spécialisation professionnelle de quelques « maîtres » au statut revalorisé, la plupart des socialistes considèrent par ailleurs que l'école doit être ouverte à d'autres acteurs porteurs de métiers et de savoirs. Autant de propositions et de réflexions dont s'inspireront les pédagogues libertaires dans la période suivante (p. 63). La question de l'éducation des filles et celle de l'égalité des sexes face au destin social sont au cœur du débat et la plupart des théoriciens socialistes en conviennent, même si des nuances substantielles existent entre la vision d'une femme éduquée pour être épouse et mère et celle d'une femme préparée à toutes les carrières qu'elles soient manuelles ou intellectuelles (p. 67). Quant à la mixité ou co-éducation, elle est bien sûr évoquée comme un enjeu tant éducatif qu'idéologique et, si celle-ci pose problème, on peut dire que pour une part des théoriciens socialistes concernés « la solution de la mixité se trouve... dans la pratique de la mixité » (p. 74).

Si l'enfant déviant est rare en utopie, il peut arriver que certains transgressent l'ordre établi; mais si quelquefois des sanctions existent, elles ne sont jamais dégradantes. En règle générale, le processus d'organisation des sociétés idéales réduit drastiquement la délinquance juvénile et leur principe en la matière est prévenir plutôt que punir. Ainsi «l'éducation et la garantie du bien-être remplaceront nos lois pénales, nos prisons et nos geôliers» (p. 77).

Autre principe éducatif largement partagé par les socialistes pré-marxistes, c'est celui de l'enfant producteur (p. 87) rendu possible grâce à l'éducation intégrale qui favorise le développement à la fois intellectuel, manuel, physique, moral du jeune apprenant. Goût du travail précoce relevant d'une vocation. Prédilections naturelles favorisées par une polytechnie de l'apprentissage qui vise, à terme, la maîtrise de plusieurs activités dans un monde sans hiérarchie des métiers (p. 94) et ignorant le travail parcellaire.

Pour tous ces théoriciens socialistes, l'éducation est un droit imprescriptible de l'enfant, un dû social que son travail petit à petit remboursera. Éducation qui permet d'attribuer un vrai rôle social à l'enfant (p. 102) et dont le but avoué est avant tout de faire de l'individu dès son enfance productive un être socialement indépendant (p. 104).

La seconde partie de l'ouvrage fait état, après l'énoncé des principes dans la première, de la mise à l'épreuve des modèles lors de multiples tentatives de réalisations faites par ces socialistes. Réalisations où les enfants ont toujours leur place, voire relèvent d'expériences spécifiques. Seconde partie très riche que nous ne pouvons pas résumer ici, où l'auteur fait état de ces réalisations spécifiques pour enfants (chap. 4) dont les phalanstères d'enfants, de la première société protectrice de l'enfant créée en

1865 à bien d'autres expériences. Puis elle revient sur la place des enfants dans les nombreuses communautés familiales souvent d'inspiration fouriériste (chap. 5). Enfin elle consacre de larges développements à l'enfance et à son éducation tant dans les communautés icariennes aux États-Unis entre 1848 et 1895 (chap. 6), où fréquemment l'éducation «fait primer la moralisation sur l'instruction» (p. 252), qu'au familistère de Guise entre 1859 et 1880 en France (chap. 7), où l'éducation est aussi le lieu «des exercices de démocratie appliquée» (p. 306) faisant de l'enfant «à sa petite échelle» un vecteur visant à «préparer ses parents au changement de société» (p. 317).

Au demeurant, comme le souligne Nathalie Brémand, «ce qui est frappant, dans cette période de socialisme expérimental où se multiplient les essais pratiques communautaires [...] c'est l'écart immense existant entre le surinvestissement intellectuel et théorique dans les questions concernant l'enfance et la pauvreté des réalisations lui étant destinées» (p. 205), à l'exception toutefois de celle de Godin à Guise qui fut plus significative.

Très intéressante et très documentée, la première partie de l'ouvrage apparaît par moments comme un catalogue de propositions défendues par tel ou tel socialiste. Quant à la seconde, elle relate avec précision quelques expériences socialistes significatives où l'enfance occupe dans les communautés projetées ou réalisées souvent une place centrale. Une écriture plus resserrée et plus synthétique aurait sans doute rendu la lecture de cet ouvrage, par ailleurs passionnant, plus facile et permis une diffusion plus large. Il n'en demeure pas moins, sur les socialistes et l'enfance, un document de référence pourvu d'une belle bibliographie raisonnée, d'un précieux appareil de notes et d'un index des noms de personnes citées.

Autrement dit, cet ouvrage brosse un large panorama, passionnant et compréhensif, des idées-forces, des projets et des réalisations des premiers socialistes en direction de l'enfance souvent tiraillés entre une réelle volonté de faire de l'enfant « une personne à part entière » (p. 324) et son « instrumentalisation [...] à des fins idéologiques » (p. 323). Contradiction que les pédagogues anarchistes de la génération suivante tenteront de résoudre en affirmant la liberté absolue de l'enfant et leur refus radical de fabriquer un « homme nouveau » et normé.

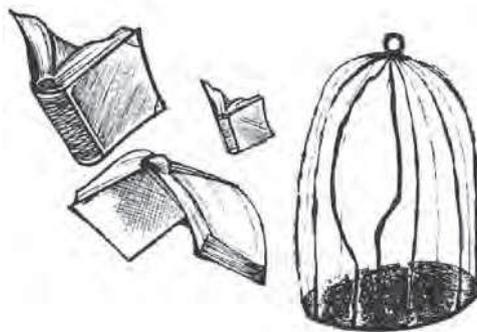
Hugues Lenoir

André Bernard, *Être anarchiste oblige!* Lyon, Atelier de création libertaire, 2010. 232 p., 14 euros.

L'autobiographie militante, matériau au demeurant fort précieux, produit souvent une littérature hyperbolique et bavarde, comme si, ramené au souvenir magnifié de son protagoniste devenu auteur, le récit d'une existence se devait d'abord de peser son poids de mots.

André Bernard, lui, n'a pas le souvenir pléthorique. Il l'aurait plutôt épuré. D'où le récit de vie qu'il nous offre, ramassé à l'extrême et porté par le souci constant de garder la distance entre ce qu'on veut dire et ce qu'on doit taire, ou simplement effleurer. Le résultat est à la mesure de l'intention : sur les moins de cent pages qu'il lui consacre, la confiance ne cède que très rarement à l'anecdotique. C'est que l'expérience vécue n'a d'autre intérêt, pour André Bernard, que de transmettre, l'heure venue, et à qui voudra les entendre, certaines vérités intimes tirées du passage du temps et de la fréquentation de certains êtres, conviction qui explique son choix de se tenir en

Les illustrations de ces pages annoncent diverses foires du livre anarchiste, par-ci par-là.



permanence à la lisière de l'autobiographie discrète et de l'essai.

Sous son titre en forme d'oxymore – *Être anarchiste oblige!* – perce, précisément, une de ses vérités, sans doute la plus essentielle. Pour lui, l'anarchisme oblige – au sens où il engage – à penser sa vie, et plus encore à la vivre, en anarchiste, ce qui, convenons-en, n'est pas si simple, surtout en milieu hostile. Quant à agir comme tel – c'est-à-dire, pour André Bernard, à n'agir que mû par la nécessité éthique d'une indispensable cohérence entre les moyens du combat libertaire et ses fins –, c'est encore plus compliqué, d'autant que l'anarchisme n'a pas toujours fait grand cas de cet impératif, comme son histoire le prouve.

S'il existe, dans toute vie, des moments où – « immédiatement et sans délai », comme disait André Breton – il faut accepter l'augure d'en bouleverser le cours en optant pour une « perspective cavalière », ce sont souvent les circonstances qui commandent. Celles qui firent d'André Bernard un réfractaire définitif tiennent à ce temps singulier où, percluse de suffisance colonialiste, la République

française s'obstina à vouloir garder l'Algérie dans le giron d'un empire déliquescents. Pour le jeune homme en âge de mourir à la guerre, et l'anarchiste qu'il était déjà, nulle autre voie n'était alors possible que d'objecter à la logique guerrière en refusant de servir son bras armé. Déçu du faible écho que sa décision suscita chez les libertaires de sa connaissance, c'est du côté des « parpaillots » et des « papistes » de l'Action civique non violente (ACNV) qu'il trouva la chaleur nécessaire pour la réaliser. Ce choix, il l'assuma jusqu'au bout – vingt-deux mois de prison – en l'inscrivant, désormais, dans le combat collectif mené par cette étrange confrérie solidaire, dont un récent livre raconte la courageuse aventure¹.

« Acte fondateur » de son parcours, comme il l'écrit lui-même, ce refus marqua aussi une sorte de « rupture inaugurale ». Car si la vie enseigne, c'est surtout à penser la complexité des êtres et, ce faisant, à se méfier des réponses toutes faites. Pour André Bernard, qui était arrivé à l'anarchisme par la libre-pensée et la fréquentation d'Aristide Lapeyre, la première leçon qu'il tira de son entrée en résistance concrète fut simplement de modestie. Au vu de ce qu'étaient capables d'entreprendre ces croyants de l'ACNV – ou de ne pas entreprendre les sans-dieu de l'anarchie – s'estompait forcément la frontière pratique entre le dire et le faire. La deuxième leçon, qui dérivait évidemment de la première, fut existentielle. Elle induisait qu'on se méfiât avec constance de l'anarchisme institué et de ses clôtures organiques pour lui préférer les semelles de vent de l'anarchie. La troisième leçon fut éminemment stratégique puisqu'elle engagea définitivement André Bernard dans la voie de la désobéissance civile non violente, perspective qui n'avait pas vraiment les faveurs de l'anarchisme militant des années 1960.

Le reste, c'est-à-dire l'essentiel, est affaire d'inclinaison, d'affinité et de désir.

Bien sûr, on eût aimé qu'il nous en dise plus, le bougre, sur cette façon singulière d'être anarchiste qui le conduisit, par exemple, à s'aventurer dans les coursives désertées du surréalisme. Ou encore à présider, avec quelques proches, aux destinées de la revue *Anarchisme et non-violence*, si profondément à contre-courant, par la forme et par l'esprit, des chimères insurrectionnelles de son époque. Ou, enfin, à participer activement, comme ouvrier du Livre et correcteur syndiqué, au long conflit du *Parisien libéré*, qu'il paya de deux condamnations en justice. On eût aimé, c'est sûr... Mais, chez André Bernard, qui déteste visiblement les hâbleurs de la vieille cause, vient toujours ce temps où la question du « pourquoi en dire plus ? » conduit invariablement à la retenue. On sait pourtant qu'il pourrait en dire plus, et tant.

Ce « plus », c'est donc ailleurs que dans le strict récit de sa vie qu'il faut le chercher. C'est, par exemple, dans cette suite de réflexions qu'il consacre à l'anarchisme non violent, à ses devanciers, mais aussi, à travers l'analyse de sa résurgence contemporaine, à son actualité. C'est encore dans la reprise de quelques-uns de ses écrits qui, par les thématiques qu'ils abordent et les souvenirs qui y affluent, recourent non seulement sa propre vie, mais l'idée – clairement hétérodoxe – qu'il se fait de l'anarchisme. Un anarchisme, nous dit André Bernard, qu'il vécut, aux heures des jeunesse ardentes, « comme une « aimantation » vers un ensemble de théories et de pratiques propres à enthousiasmer et qui éclatent en singularités multiples et en contradictions diverses... » Comme un ré-enchantement de son monde, en somme, mais aussi comme un engagement qui oblige à chercher l'accord entre la parole et l'acte.

Freddy Gomez

1 Erica Fraters, *Réfractaires à la guerre d'Algérie 1959-1963*. Paris, Syllepse, 2005.

Cédric Rampeau,
La Cendre et les étoiles, chronique
d'une révolution sociale.
Marseille, Le Flibustier, 2011.
275 p., 16 euros.

Un roman d'aujourd'hui, daté de demain ou le contraire, en le refermant on ne sait plus très bien ce qu'il en est. Sous-titré « chronique d'une révolution sociale » s'agit-il de littérature prolétarienne, de littérature révolutionnaire ou d'autre chose ? Je laisserai au lecteur le soin de le ranger dans l'étagère de son choix. Pour moi il s'agit d'un OLDI, un objet littéraire difficilement identifiable.

Les personnages

Ils sont dans quatre cases différentes mais en même temps bien semblables. Il y a le coryphée, Moussa, assis sur sa caisse de bois tous les matins dans ce RER B qui emmène la main-d'œuvre entassée vers son lieu d'exploitation. Pour le provincial que je suis, ce train parisien, les quelques fois où je l'ai pris, est un monde à lui tout seul. On y pénètre innocent, on en sort soulagé d'avoir survécu. Moussa parle, soliloque, commente l'actualité. Il y a Émilie, petite-bourgeoise, journaliste décalée qui commente sur son journal underground ce qui se passe dans ce milieu parallèle où elle vient d'entrer. Il y a aussi Traore, le porte-parole de la Coordination. Enfin apparaissent les acteurs principaux de ce livre, Kevin, Arnaud, Ibrahim et quelques autres. Et bien sûr il y a quelques flics plus ou moins bien intentionnés.

La période

La crise sociale que nous connaissons causée par ce que certains dénomment emprunts toxiques s'est aggravée à un niveau quasi insupportable. Le mécontentement a grandi. Les manifestations se suivent sans effet. Un groupe de militants

hors de toute organisation déclarée décide de faire basculer la situation. S'ensuit une manifestation monstre qui déborde les limites formées par les forces de l'ordre. Des commandos de manifestants s'affrontent aux policiers et aux militaires appelés en renfort. Il s'agit d'une quasi-insurrection. En arrière-plan il y a eu des prises au tas dans des supermarchés investis au cours de manifestations sous forme de coups de main. Il y aura des casses informatiques pour soutirer l'argent aux grandes banques. Ces finances qui vont circuler dans le monde entier avant de revenir à leur point de départ, mais dans d'autres mains, serviront à acheter des armes, au cas où, mais surtout profiteront à la myriade de petites structures économiques de production regroupées dans ce qui se nomme la Coordination.

C'est donc une société en plein désarroi qui est dépeinte dans ce livre. Un groupe de militants, qui se reconnaissent dans l'appellation d'autonomes, a décidé d'être l'accélérateur de l'Histoire.

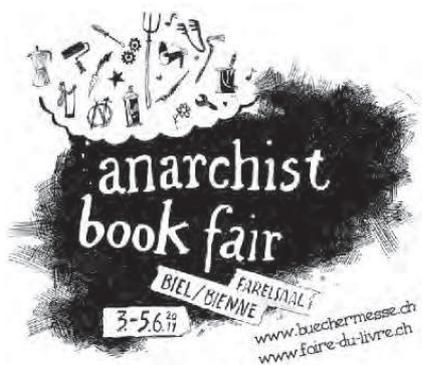
Tout cela aurait pu faire un roman enthousiasmant et actuel. Le lecteur attentif y trouvera tous les débats qui ont cours aujourd'hui dans les milieux libertaires au sens large. La confrontation entre Ibrahim le croyant et Arnaud l'athée donnera à réfléchir aux croyants de l'athéisme. La discussion sur l'usage des armes au cours des mouvements sociaux est d'une grande actualité. L'opposition convergente entre insurrectionnalistes et éducationnistes est tout aussi pertinente. J'aimerais quand même faire part de quelques critiques « militantes », le fait que ces autonomes ne sont que des mecs, machisme quand tu nous tiens, l'apparition du « complexe de Tarnac », la campagne profonde et retirée apparaissant comme le refuge idéal après l'action radicale, le héros principal construisant sa thébaïde aux confins des Pyrénées dans un coin que j'ai bien connu et où il n'y a rien, tout ce discours radical débouchant

sur un retrait sociétal m'étonne. Malgré tout j'ai lu ce livre avec plaisir même si, aussi prometteur qu'il soit, il ne fonctionne pas. Peut-être ai-je des goûts par trop classiques.

À la réflexion il apparaît que cet ouvrage pourrait être la reproduction écrite de la vie de ceux qui se disent « autonomes », entre actions et discours idéologique, entre manifestations et distribution de tracts. Emilie, dans son *Journal de Jacques*, prévu pour être lu dans les quartiers, reproduit à plus soif les discours idéologiques de ses petits camarades. « Une suradaptation à la société industrielle posée comme génératrice de valeur » succède à « dans les couches populaires le capitalisme a aussi ses adhérents actifs et convaincus » et précède « quand au contrôle du mandataire dans la phase post-électorale... » tout cela traversant le livre de part en part.

Ce livre est donc bien un OLDI, peut-être la première apparition d'un nouveau genre littéraire qui mêlerait théorie et pratique, afin de conjuguer là ce qui est séparé ailleurs. Il ouvre des perspectives politiques bien absentes par ailleurs. Il présente ses acteurs comme les successeurs des anarchistes qui ont « connu les catacombes » pendant les années du libéralisme triomphant. Il ne laisse pas indifférent.

Pierre Sommermeyer



Louis Janover, *Thermidoriens, encore un effort...* Arles, Editions de la Nuit, 2010. 84 p., 4 euros

Voici un petit livre, de petit format, clair et juste. La question est posée dans le premier paragraphe : pourquoi l'historiographie consacrée aux régimes qui se sont proclamés socialistes au mépris des principes dont ils se réclamaient reste-t-elle quasi muette sur la responsabilité des intellectuels ? Intelligentsia qui, sans avoir fait la critique de sa responsabilité passée, a continué à masquer sous couvert de controverses théoriques sur la société, l'université, le marxisme, sa propre place sur le marché aux pouvoirs.

Ces intellectuels engagés, une fois finie la guerre froide et le bloc soviétique déconfit, sont revenus naturellement au sein du système le plus puissant. Occupant des places dans les médias, revues et maisons d'éditions, ils se diversifient et se concurrencent, et leurs remontrances vont du « soutien pur et simple au système des représentations en vigueur à une nouvelle forme de critique : la remise en état de marche d'un néostalinisme que les mots recouvrent au besoin d'un vernis libertaire ».

Le flux des mots énerve les esprits et la pluralité des sens sert une rhétorique qui voile la compromission de cette intelligentsia-là avec la contre-révolution rampante. L'ancienne complicité de cette élite avec le totalitarisme reste un problème actuel, car c'est à travers elle que s'enracine dans les mentalités l'éternel retour de la pensée de Thermidor, en promouvant l'idée que vouloir aller au-delà des limites de l'établi ne peut qu'amener au pire.

E. C.

À gauche, Bienne (Suisse), 2011.

À droite, Montréal, 2010.

Larry Portis, *Qu'est ce que le fascisme? — Un phénomène social d'hier et aujourd'hui.*
Paris, Éditions d'Alternative libertaire, 2010. 210 p., 9 euros

Larry Portis est historien spécialiste en civilisation américaine. Il avait déjà publié en 2008 *Histoire du fascisme aux États-Unis* (Paris, Éditions CNT-RP). Dans ce nouvel ouvrage, il se propose d'effectuer une réflexion et une synthèse sur cette notion. La première partie de l'ouvrage est consacrée à une conceptualisation épistémologique. La deuxième effectue un historique du fascisme dans divers pays. La dernière partie propose une réflexion sur la persistance de ce phénomène aujourd'hui.

Larry Portis entend dans son analyse prendre position par rapport à un certain nombre de querelles épistémologiques liées à cette notion. Il part de la définition suivante: «Le fascisme est un mode de contrôle politique autoritaire et totalitaire qui émerge dans les sociétés industrielles capitalistes en réponse à une crise économique» (p. 13). Pour lui, le fascisme ne peut être analysé uniquement comme une idéologie – qui entend dépasser les frontières entre droite et gauche en amalgamant des éléments socialistes et nationalistes –, mais il est également un mouvement qui prend ses racines dans un contexte social: les crises du système capitaliste et des démocraties libérales. De fait, il est nécessaire de procéder à une analyse matérialiste de ce phénomène en montrant les liens des mouvements fascistes avec les intérêts capitalistes. Ainsi, si ces mouvements ont pu séduire les classes populaires, leur implantation traverse toute la société, touchant en particulier la petite classe moyenne en déclin, tout en bénéficiant du soutien du grand patronat. L'auteur, en prenant parti pour l'usage de la notion de

fascisme, entend marquer ses distances avec les analyses en termes de totalitarisme qui axent leur point de vue sur les points communs entre stalinisme et fascisme.

En ce qui concerne les questions plus spécifiquement historiographiques, Larry Portis, par ailleurs spécialiste du syndicalisme révolutionnaire, tout en soutenant qu'il existait bel et bien des mouvements fascistes en France durant l'entre-deux-guerres, s'oppose à la thèse de Zeev Sternhell qui voyait dans les théories des philosophes de la Nouvelle École (Sorel, Berth, Lagardelle) l'une des origines intellectuelles du fascisme italien. Si les leaders des mouvements fascistes français de cette période ont pu dénier une telle étiquette, il faut y voir davantage la marque d'un chauvinisme nationaliste qu'une réelle différence de nature avec leurs homologues italiens.

Enfin, Larry Portis termine sa réflexion en essayant, sans réduire de manière simpliste le sarkozysme et le Front national au fascisme, d'analyser néanmoins les dimensions pré-fascistes et les dérives fascisantes présentes dans ces deux phénomènes.

Irène Pereira



**Stéphane Hessel, *Indignez-vous!*
Montpellier, Indigènes éditions, 2010.
29 p., 5 euros**

Indignez-vous, oui, mais après? Que nous vaut le succès de cette petite brochure en passe de devenir un best-seller et que faut-il en penser? Le succès de librairie a probablement entraîné le succès médiatique et vice versa, selon le mécanisme huilé de la distribution de masse. On peut s'en réjouir pour la petite maison d'éditions Indigènes, dont il n'est pas inutile de rappeler qu'elle a également publié d'autres textes intéressants, quoique moins médiatisés.

À la lecture du texte, on a l'impression que le succès de l'opuscule est plus lié à la biographie de l'auteur qu'au contenu de la brochure, correct mais plutôt convenu. Ancien résistant déporté dans les camps, Hessel compte en effet parmi les derniers témoins vivants d'une époque et de luttes que d'aucuns souhaiteraient renvoyer dans les oubliettes de l'histoire. Devenu diplomate, il a ensuite participé à la rédaction de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*, puis milité pour la décolonisation. Conséquent, il s'engage encore aujourd'hui en faveur des sans-papiers, des Roms, ou contre l'occupation de la Cisjordanie, où il s'est rendu personnellement à l'âge de 93 ans.

L'intention d'*Indignez-vous!* est certes louable: lutter contre l'indifférence des jeunes générations, les inciter à «ouvrir les yeux» et stimuler un esprit de résistance fondé sur le sens de l'engagement plus que fruit de l'émotion (p. 13), dans un contexte où les lignes de force sont peut-être plus complexes que sous l'occupation nazie. Plus en phase avec la réalité contemporaine que d'autres anciens qui se sont essayés à ce genre d'exercice, Hessel le fait de surcroît sans trop passer pour un vieux donneur de leçons.

Toutefois, le texte ne propose guère plus que l'intitulé de son titre, ce qui explique

peut-être pourquoi il n'a pas été passé sous silence par les pontes des médias qui le relayent. *Indignez-vous!* est loin d'être un appel révolutionnaire, même si l'auteur dit avoir trouvé de l'inspiration dans des textes de Sartre, chez qui il a vu un «message libertaire» (responsabilité individuelle de l'homme qui ne peut s'en remettre ni à un pouvoir ni à un dieu, p. 13). Comme il le rappelle, le socle de son engagement a été le programme du Conseil national de la Résistance, qui reste un programme de gouvernement.

On peut regretter sa vision somme toute républicaine de l'État providence et s'interroger sur la foi inébranlable de l'auteur dans les droits universels, sachant qu'aucun droit n'est (malheureusement) jamais acquis ou garanti. La résistance devant à son avis s'appuyer sur l'espérance, on peut enfin déceler un certain penchant messianique dans l'engagement prôné par Hessel, encore qu'il faille peut-être mettre cela sur le compte de son «optimisme naturel qui veut que tout ce qui est souhaitable est possible» (p. 13).

On relèvera malgré tout quelques positions intéressantes. Ainsi, Hessel ne fait pas l'impasse sur la question de la violence dans la pratique des actes de résistance et avance un refus explicite de la violence, sans pour autant condamner ceux qui s'y livrent (p. 18-19). Par ailleurs, il émet, quoique sans la développer, une critique du progrès et de l'idéologie productiviste comme étant des entraves à une société juste. En ce sens, on peut dire qu'il va un peu plus loin que d'autres auteurs convenus, qui, comme lui, s'attaquent à la «dictature des marchés financiers qui menace la paix et la démocratie» (p. 12).

Christian H.

**Colette Berthès, *L'Exil et les barbelés*,
essai. Paris, Riveneuve, 2011.
225 p., 15 euros.**

Au village de Saint-Fonds, quelque part entre Cahors et Montauban, un signe discret indique le « cimetière des Espagnols ». Quatre-vingt-une pierres tombales identiques, des noms, des dates, aucune autre indication. On s' imagine, passant par là, qu'il doit bien s'agir de Républicains, de *rojos*, mais rien ne dit leur appartenance politique. Hormis un portique à l'entrée, sur lequel est gravé un vers de Rafael Alberti : « Vous n'êtes pas la mort, vous êtes la jeunesse nouvelle. »

Ils étaient quinze à seize mille à arriver dans le camp construit près de ce village de 1500 habitants, au premier printemps 1939. Colette Berthès raconte avec émotion et précision la succession des camps de la région de 1939 à 1945, les populations qui s'y succèdent (Espagnols, Allemands, Polonais, juifs), les rapports avec les gens de la région, les tracasseries administratives sans fin. Enfant de là-bas, elle s'est entretenue avec les uns et les unes, retrace des itinéraires, des morceaux de vie et de mémoire. Cette mémoire qui a été ravivée depuis une trentaine d'années, avec notamment la construction de ce « cimetière des Espagnols », la rénovation de l'oratoire polonais et de la stèle juive, l'installation de panneaux didactiques.

Des travaux d'historiens ont étudié l'histoire institutionnelle de ce camp, comme de bien d'autres. Cet ouvrage-ci raconte des vies d'hommes et de femmes nés ou restés dans la région, les cicatrices encore vives laissées dans les mémoires et dans le paysage.

M. E.

Actualité de Han Ryner

Penseur individualiste marqué par le stoïcisme, écrivain et poète, Han Ryner (1861-1938) a eu un parcours souvent parallèle, sans s'y confondre, avec l'anarchisme ; il a collaboré à sa presse, à *L'Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure. Loin d'un « anti-conformisme » de droite, dépit et cynisme, aujourd'hui bien en cour, il cherche une sagesse qui fait toute sa part à l'existence de l'autre, la justice, la rébellion contre la loi.

Créée en 1919, la Société des Amis de Han Ryner, dont s'occupe aujourd'hui Daniel Lérault, a édité un bulletin (180 numéros) qui témoigne de l'écho de cette voix dans des milieux littéraires et libres-penseurs. C. Arnoult anime un blog où une partie de l'œuvre est à portée de clic. Inspiré des revues phares de la Belle Époque, *La Revue blanche* ou *La Plume* où l'on sait l'influence libertaire, *Le Grogard* consacre à Han Ryner sa dernière livraison (« Comment te bats-tu » et autres textes). En 2010 a été réédité le vivifiant *Petit manuel individualiste* (1903) et *L'Individualisme dans l'Antiquité* (un texte de causeries dans des universités populaires). *Le Cinquième Évangile* (1911) – écriture fine de l'histoire de Jésus, évidemment dégagée du surnaturel – a été ressuscité en 2009.

Blog Han Ryner :

<http://hanryner.over-blog.fr/>

Le Grogard n° 16, décembre 2010, 10 euros.

Petit manuel individualiste, postface Bernard Pautrat, Allia, 2010, 6 euros.

L'Individualisme dans l'Antiquité, éd. du Sandre, 2010, 16 euros.

Le Cinquième Évangile, préface P.Y. Ruff, postface C. Arnoult, Théolib, 2009, 18 euros.

Denis Andro

**Sebastian Kalicha & Gabriel Kuhn,
Von Jakarta bis Johannesburg,
Anarchismus weltweit,
Münster, Unrast, 2010, 400 p.**

« De Jakarta à Johannesburg, l'anarchisme à travers le monde » : C'est un ouvrage d'un intérêt exceptionnel que viennent de publier deux auteurs de langue allemande. Ils ont mené et réuni des entretiens avec une cinquantaine d'anarchistes, à travers autant de pays de six continents. Ils dressent ainsi un panorama sans équivalent, où s'exprime la variété des positions, en fonction des situations politiques, du contexte culturel et des traditions invoquées, avec de solides constantes, pourtant, dans les valeurs affirmées et dans les pratiques. Régulièrement aussi, les auteurs interrogent leurs interlocuteurs sur leurs espoirs quant à la portée de leurs luttes et l'avenir des idées libertaires. Dans la diversité des circonstances et des stratégies, c'est la vitalité du mouvement qui s'affirme.

Sebastian Kalicha, qui a déjà publié un certain nombre d'entretiens dans le mensuel anarchiste non-violent *Graswurzelrevolution*, et Gabriel Kuhn, qui a beaucoup voyagé, avaient chacun de son côté l'idée d'un tel recueil. Se rencontrant, ils en ont fait un projet commun. Les interviews ont été menées par Internet, avec des personnes qu'ils connaissaient et d'autres qu'on leur recommandait, et qui se reconnaissaient elles-mêmes comme anarchistes. Deux ami-e-s de *Réfractons* sont du nombre : Marianne Enckell se fait interroger à partir de son observatoire du CIRA Lausanne (Centre international de recherches sur l'anarchisme), Ronald Creagh (R.A.Forum) donne son point de vue sur le mouvement français. Sauf exception, on a évité de faire appel à des personnalités représentant des organisations ou des tendances constituées, dont il est néanmoins fait état à travers les entretiens.

L'enjeu des auteurs n'était pas de centrer leur enquête sur les débats théoriques. L'envie était plutôt de « raconter sur l'anarchisme » (Kalicha). De voir comment se déterminaient militants et sympathisants par rapport aux conditions de leur pays, quelles relations ils gardaient – ou non – avec le passé du mouvement, quelles étaient leurs perspectives d'avenir. De voir aussi quelles inflexions particulières donnaient à leurs idées et pratiques le contexte national. Des échos nous parviennent ainsi d'Europe (est, ouest et sud), d'Amérique (nord et sud), d'Afrique et aussi de l'Océanie.

Par ces temps de « révolutions arabes » on trouvera des témoignages sur la Turquie, l'Iran, le Liban, la Jordanie, l'Égypte et Israël, avec des recoupements intéressants ; pour l'Afrique du Nord, des informations surtout historiques sont englobées dans les commentaires plus généraux sur l'Afrique.

Un regret : les auteurs ont délibérément laissé de côté l'Allemagne et l'Autriche, jugeant qu'il y avait assez de documentation disponible.

Faut-il préciser – quitte à faire de la peine à ceux et celles qui ne savent pas l'allemand – que la lecture de ce recueil n'est pas seulement instructive mais vraiment passionnante ? Une traduction en anglais est envisagée.

Sebastian Kalicha a publié (en allemand) « Briser les barrières ! Israël/Palestine : non-violence, refus du service militaire, anarchisme ».

Gabriel Kuhn est l'auteur, entre autres, d'un choix de textes sur les courants les plus récents de l'anarchisme et d'une étude sur la culture punk hardcore (« Straight Edge »). Il a traduit en anglais des écrits de Gustav Landauer et d'Erich Mühsam. Dernier ouvrage paru : *Soccer vs. the State: Tackling Football and Radical Politics*, PM Press, 2011.

René Fugler